



ROSE AU SAC À MAIN

Un monologue de Fabrice Melquiot
Inspiré par la biographie de Rose et Paul Amar
Pour le Magnifique Théâtre

Mise en scène · Michel Lavoie
Jeu · Céline Cesa



LE MAGNIFIQUE THÉÂTRE

Je vis
dans la terreur
de n'être pas
incompris.

« Nous entendons par là [Art Brut] des ouvrages exécutés par des personnes indemnes de culture artistiques, dans lesquels donc le mimétisme, contrairement à ce qui se passe chez les intellectuels, ait peu ou pas de part, de sorte que leurs auteurs y tirent tout (sujets, choix des matériaux mis en œuvre, moyens de transposition, rythmes, façons d'écritures, etc.) de leur propre fond et non pas des poncifs de l'art classique ou de l'art à la mode. Nous y assistons à l'opération artistique toute pure, brute, réinventée dans l'entier de toutes ses phases par son auteur, à partir seulement de ses propres impulsions. De l'art donc où se manifeste la seule fonction de l'invention, et non celles, constantes dans l'art culturel, du caméléon et du singe. »

Jean Dubuffet

Il fait gris c'est tout le temps ça
l'automne et les toits aussi sont gris
ça fait gris sur gris mais de temps
en temps un arbre éclate à la figure
et ça j'aime ça j'aime bien c'est
magnétique de toute façon les arbres
ils nous relient à des choses moi
je crois voilà disons à des choses
comment dire ça il ne faut pas que
vous soyez dans le jugement avec
moi sinon je le sentirais et ça me
voyez-vous ça me ça m'ôterait tous
mes moyens et vous n'auriez pas
grand-chose à filmer hein déjà
que bon.

Regarde bien ce que je suis. Regarde-les, ces artistes - ces autodidactes, ces affranchis, ces outsiders, ces exclus, ces reclus, ces acharnés – qui cherchent, à travers un geste, une intuition, un instinct, à élucider un rêve, et à travers leur rêve, à éclairer le monde. Regarde-les, ces femmes, ces hommes, qui, dans leurs ouvrages, enserrent la plus franche des déclarations d'identité : ça, c'est moi. Cette sculpture de coquillages, ce portrait polychrome, cette robe de mariée, c'est moi. Et ce moi contient toute l'humanité, l'humanité à son plus haut degré d'humanité.

Parce qu'il entre un jour dans une boutique de souvenirs en Vendée, la vie de Paul Amar prend un tour nouveau. Émerveillé par les sculptures de coquillages exposées sur les étals, Paul Amar vit une épiphanie. Il est cet ancien coiffeur d'Alger devenu chauffeur de taxi à Paris, ce père de famille et ce mari aimant, ce juif séfarade déraciné pour qui l'art ne signifie pas grand-chose. Pourtant, le regard soudain dessillé, il entend l'appel de la poésie, de la fantaisie, de la patience.

Alors il se lance dans l'aventure de sa propre démesure : il réalise un premier tableau en trois dimensions, en utilisant des coquillages. Dans son HLM de Ménilmontant, il ponce, concasse, cisèle, ajoure, assemble les moules, les huîtres, les praires, les patelles et les bigorneaux qui deviennent sa seule nourriture. Il les sculpte, les peint au vernis à ongles ou à la peinture acrylique, les organise à sa manière et les agrmente de coraux multicolores. C'est la naissance d'une œuvre colossale, aux couleurs saturées, dont l'ornementation touche au sacré.

Aux côtés de Paul, se tient Rose, discrète et omniprésente, Rose qui accepte de se nourrir quotidiennement de coquillages et de crustacées, pour l'accompagner dans les méandres d'un art qu'il invente, habité de visions qu'il partage avec elle, de nuit comme de jour.

Dans ce monologue interprété par Céline Cesa et mis en scène par Michel Lavoie, l'auteur Fabrice Melquiot rend hommage à celle qui se cachait volontiers derrière son sac à main, quand son mari prenait la parole en public. Cette Rose à l'humour si fin, au regard si piquant, qui pose sur l'art un regard à la fois aigu et candide, prompt à vivifier nos propres perceptions.

J'en ai
quand même
ras-le-bol
de bouffer
des tourteaux.

Il y a quelques mois, quand il s'agissait, pour Julien Schmutz et moi-même, de cerner un sujet assez vaste pour étayer notre désir de bâtir un répertoire constitué de plusieurs formes scéniques, l'art brut s'est imposé avec vigueur, avec évidence.

Il nous fallait *tout un monde*, des paysages variés et vastes, des pratiques distinctes et complémentaires, un champ de tensions propice à l'enquête, à l'observation, au regard amoureux.

Oui, nous sommes tombés amoureux, amoureux de figures présentes ou passées, plus ou moins connues de nous, d'expérimentateurs instinctifs, d'enragés de l'art vrai, primordial, vital. Nous sommes tombés amoureux de ces casseurs et de ces casseuses de codes, de ces gens trop libres et trop flous pour faire leur trou dans une société pragmatique.

Nous nous sommes d'abord sentis rabougris, appesantis, écrasés par la pulsion inouïe qui fonde certains gestes, certaines œuvres. C'était si grand. Et puis, nous avons appris à cheminer aux côtés des artistes de l'Art Brut, main dans la main avec des fantômes, des fantasmes, cherchant à inscrire nos langages au cœur du leur, à l'écoute des démarches et des formes, sans céder à la hiérarchisation des discours ; nous espérions une dyade : que les artistes approchés entrent en dialogue avec la vision qu'on donnait d'eux.

Nous avons choisi cinq formes : une pièce de théâtre chorale destinée aux grands plateaux, un monologue pouvant être représenté dans des contextes très ouverts (collèges, associations, musées, jardins, etc), une conférence théâtralisée tout aussi mobile, un concert de rock narratif et un poème scénographique. Cinq formes scéniques originales, mettant à l'honneur Augustin Lesage, Marguerite Sirvins, Aloïse Corbaz, Judith Scott ou Unica Zürn.

Dans cet éventail de spectacles tous créés d'un seul élan par un collectif d'une trentaine d'artistes emmenés par Julien Schmutz, il y a *Rose au sac à main*.

J'ai découvert les œuvres de Paul Amar il y a des années à la faveur d'une visite à la Collection d'Art Brut de Lausanne. J'ai été frappé par l'extraordinaire énergie de ses sculptures de coquillages, par la malice avec laquelle il sublimait des objets qui avaient peuplé ma propre enfance : ces souvenirs de lointain bord de mer, condamnés à vieillir silencieusement sur des étagères sans ressac. Dans les œuvres d'Amar, la vie demeurait, dense, enfantine, mélancolique.

Et à force de le regarder, j'ai vu Rose, celle qui l'a accompagné toute sa vie durant. Rose la fidèle, la discrète, l'observatrice, l'indéfectible soutien, l'amoureuse éperdue, condamnée à révéler de l'ombre la lumière qui lui est propre. Rose dont on sait si peu, sinon qu'elle ne créa pas d'œuvres, mais assista son mari dans tous ses choix.

Que (se) disait-elle ? Que taisait-elle ? Quelle était sa vision de la création, du sacrifice, de la vie conjugale bouleversée par l'art compulsif ?

Cette voix longtemps tue, j'espère la donner à entendre comme dans une confession à l'oreille d'un inconnu, auquel on ose davantage se livrer qu'à l'ami qui en sait trop. Parler *pour, depuis et avec* Rose, en prenant appui sur les rares documents qui attestent de sa mémoire et de son imaginaire, dans ce vis-à-vis entre empathie et sympathie.

Rose au sac à main est un témoignage fictionnalisé, à l'adresse d'un journaliste muet qui la filme ; c'est une tentative d'approche de celle qui creusa la frontière entre amour et dépendance, altruisme et effacement de soi, pour mieux partager la puissance de la pulsion créatrice au sein même du couple, cellule féconde ou inhibitrice, où les enjeux de pouvoir mordent les lignes amoureuses.

Fabrice Melquiot

On est sortis de cette boutique et il était tout silencieux il regardait devant lui on marchait on marchait et je lui demandais Paul qu'est-ce qui se passe tu dis plus rien et Paul ne disait plus rien il continuait de ne plus rien dire et c'est quand même quelqu'un qui dit beaucoup de choses il n'a pas la langue dans sa poche il faisait partie de ces taxis qui vous tiennent la jambe du début à la fin de la course moi j'aime pas trop ça mais ça va je ne prends jamais le taxi.

Je voyais bien qu'il était plongé dans un drôle d'endroit de lui-même.

Ça m'arrive aussi.

Mais les femmes vous comprenez on est pleines de tellement de pensées que.

Chez Paul si vous voulez c'est de l'enchevêtré en quelque sorte ça fait comme une pelote de laine dans sa tête il faut se dire qu'en lui c'est emmêlé ça fait des nœuds plus que chez n'importe qui s'il ne se met pas très vite à ses coquillages il faut se dire que quelque chose va lui manquer de façon irrationnelle c'est comme boire ou manger c'est comme les besoins humains pressants il se réveille parfois la nuit il faut se dire que la nuit parfois il est debout à la fenêtre.

Contact
www.lemagnifiquetheatre.com
magnifiquetheatre@gmail.com

MT

LE MAGNIFIQUE THÉÂTRE

